Manuel DIAS VAZ
(Partie 2)

Date de l'entretien : mardi 10 mars 2009
Lieu de l'entretien : Bordeaux, 33000
Enquêteurs : Aurélie Viader

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

AURELIE VIADER – Donc on en était, vous êtes arrivés au Havre, pour... pour suivre une formation... à l'AFPA.

MANUEL DIAS VAZ – Oui, donc, j'ai fait cette formation à l'AFPA, ce qui m'a permis également, à la fois, de me professionnaliser, d'avoir une autre vision de la société et même temps de voir une autre partie... de la France. Alors, ce qui est frappant, c'est que mon arrivé au Havre est aussi dans une découverte, j'avais jamais vu la mer. Donc, je suis arrivé au Havre, c'était la première fois que j'avais un contact physique, visuel, avec l'océan. Vous imaginez, pour un Portugais ! Parce que, pour nous les Portugais, dans notre imaginaire, l'océan fait partie de notre histoire. Et c'est en France que je découvre la mer. Même si la mer m'a envoutée et m'a enveloppée, parce que pour les Portugais la mer, l'océan, est une partie de notre identité. Mais c'est en France que je découvre, que je touche des mains, du corps et des doigts, l'océan! Bon !

... Je fais cette formation. Une fois que j'ai fini la formation qui avait duré à peu près un an, je pars à Tours, donc je passe une par... quelques mois à Tours... et je... et je re... je retourne, parce que mon frère avait resté... en Alsace, il n'était plus à Colmar mais enfin, il était entre Colmar et Strasbourg, et je vais rejoindre mon frère à

Strasbourg, enfin entre Colmar et Strasbourg, dans un petit village qui s'appelle Erstein. Donc... je retourne auprès de lui et donc je travaille, à ce moment-là, pendant à peu près un an, dans une entreprise de bâtiment, à Strasbourg... Et je retourne à Colmar, je retourne à Colmar parce que... Parce que Colmar est pour moi... ce que j'appellerai mon lieu de... de naissance en France... je... la période que j'ai vécu à Lyon était pas belle, par contre Colmar est, ce que j'appellerais, ma ville d'adoption, ce qu'on pourrait dire... dans ma renaissance. Parce que nous sommes des êtres qui renaissons dans la vie. Nous avons plusieurs vies, et ma deuxième vie commence à Colmar. Donc je retourne à Colmar, comme, on pourrait dire les saumons retournent au lieu naissance, et là, effectivement... la communauté portugaise de Colmar commence à s'organiser, et ils me sollicitent. Et donc je joue un rôle important, à partir de ce moment-là, dans l'organisation de la communauté, dans la structuration de la communauté. Donc on crée une association, qui est l'association des Portugais de Colmar, dont je deviens président, à l'âge de 21 ans, et je commence à devenir une des personnalités importantes au sein de la communauté y compris dans le dialogue avec la société française.

Donc il y a trois structures qui vont jouer un rôle important, donc je suis... je... j'intègre le syndicat, la CFTC, qui est le syndicat du bâtiment... Je deviens membre de conseil paroissiale de l'égli... de... de... de la... de la cathédrale de Saint-Martin, parce que j'habite à côté de la cathédrale, dans la paroisse, et je deviens, au niveau syndicale, au niveau paroissiale, au niveau associatif, on va dire, un peu le... le référent. Je deviens la personne ressource, qui permet le dialogue entre la société française et la communauté portugaise. Et donc, c'est sous l'appui de... de... de... de l'équipe des prêtres de la cathédrale Saint-Martin de Colmar, que je vais créer avec leur soutient... l'association des Portugais de Colmar. Donc, je réintègre le syndicat, le CFD... CFTC qui était pas encore le CFDT, du bâtiment, et, on crée à Colmar, parce qu'y'avait tout un noyau... l'ASTI qui est l'Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrants, dont je deviens, parce que je pouvais pas être président, moi, donc je deviens vice-président. Parce qu'à l'époque, la loi française est... interdisait à un étranger d'être président, ou même d'être dans le bureau d'une association française. Donc ça c'était la loi, c'était un décret de... de Vichy, de 1939,

qui limitait le droit d'association pour les étrangers, donc j'ai dû me battre ensuite, plus tard, pour abolir cette... ce décret fasciste. Et donc je joue un rôle à Colmar dans les années... soixante-dix... fin des années soixante, entre 68 et 71, important !

Y'a un autre évènement important qui va se passer à Colmar, où je découvre m... mon épouse. Donc je tombe amoureux ! Donc ça arrive dans la vie et c'est magnifique. Donc j'épouse mon ép... ma femme. C'est aussi à Colmar que va naître ma fille, Christina, qui est quelqu'un que j'adore par-dessus tout. Et donc Colmar va être pour moi, un moment important. Donc j'ai 20 ans, je suis amoureux... j'existe, je transpire. Alors j'achète une mobylette, une vieille mobylette et... je cours les fêtes populaires, parce que, en Alsace, y'a beaucoup de fêtes populaires, et j'ai un peu l'impression aujourd'hui quand j'y réfléchis que je commence à vivre, là, mon adolescence. C'est la première fois où j'ai un peu l'impression, avec... sur ma mobylette, en train de siffler et d'aller dans les bals populaires, d'avoir eu un brin d'enfance, ou de jeunesse, de... de respirer, à la fois la vie et la liberté. Donc je me marie, donc... à partir de là, je deviens le président de l'association des Portugais de Colmar, je deviens le vice-président de l'association de solidarité avec les migrants, et à la même occasion, une association de Portugais venait de se créer à Strasbourg. On m'a demandé l'aide pour qu'on crée une association de Portugais à Mulhouse, qui est une ville au sud de l'Alsace... une autre était en train de se créer à Saint-Louis, qui est une petite ville qui est à la frontière entre la France et la Suisse, et lors d'une... d'un rassemblement, que j'avais organisé avec l'aumônier des Portugais, qui était un prêtre d'origine portugaise, qui était à Strasbourg, nous avons décidé d'organiser, en 68, une rencontre des Portugais d'Alsace. C'était un moment de convivialité pendant le weekend de la Toussaint... pendant le weekend... pas de la Toussaint, excusez-moi, pendant le weekend de... après Pâques... donc y'a une fête... un weekend de... je... je peux pas vous dire le nom de la fête exactement. Bon, au printemps... Et... et après cette échange, après cette rencontre des Portugais qui sont venus en car de plusieurs villes... de... de la région, l'idée nous est venu, au repas, de créer une fédération, regroupant les associations des Portugais d'Alsace, qui travaillaient tous les unes et les autres dans leurs coins. Et donc, on crée une fédération des associations portugaises d'Alsace en 69,70, fin 69, début 70.

Donc on me confie la responsabilité de cela, et donc je commence à devenir à Colmar… on va dire, un peu une personnalité, un peu… un peu… quelqu'un d'important.

Et je sens à ce moment-là, que… on est en train de me… qu'on est en train de me… phagocyter. Je sens, à partir de ce moment-là, que je ne suis plus un homme libre, que je suis un maillon d'une chaine, et que… comment dirai-je, que je suis beaucoup plus un instrument, qu'un homme libre. Et donc, je décide de rompre ça. Donc, à Colmar, à l'époque, dans les années… fin des années soixante-dix, quand on parlait d'immigration ou des Portugais, c'était toujours moi. Donc je devenais un peu… le personnage. Je devenais un peu… Et ça commençait à me peser quoi ! Et moi si y'a quelque chose qui me pompe, qui… qui… qui me déplait, beh c'est… c'est… c'est… c'est cet espèce de sacralisation quoi ! Et j'avais pas besoin de ça. Donc je décide de partir, de tout abandonner. Je pars avec mon épouse et ma fille, donc Christina, et nous partons à Nantes, parce qu'il y avait, effectivement, pour moi une autre aventure, il y avait une grande association de solidarité avec les migrants à Nantes, qui voulait démarrer un grand projet. Ils m'avaient sollicité parce qu'entre temps, j'avais été élu à la Fédération Nationale des Associations de Solidarité avec l'Immigrant, la FASTI. Et donc les gens de Nantes m'ont sollicité et moi j'ai dit, « *Écoute, pourquoi pas !* ». Colmar, ça commence à me pomper, je commence un peu à ne pas avoir de la respiration, donc un peu le sentiment de ne plus être libre.

Et donc je suis parti. J'ai mis les meubles dans un… wagon, on est partis à l'aventure vers… vers Nantes. Et donc j'arrive à Nantes… il fallait effectivement redémarrer. Donc… l'association qui devait m'embaucher, y'avait une crise dans l'association entre temps, on n'a pas obtenu les subventions nécessaires, et donc au lieu de travailler dans l'association comme il était prévu, je me suis trouvé, bon ce qui ne m'a pas déplut, je me suis trouvé, pendant quelques semaines, pendant un mois et demi, dans une entreprise de bâtiment qui fabriquait des meubles. Et ensuite j'ai posé ma candidature, donc, je… je suis allé solliciter un emploi au chantier naval. Donc je suis… y'avait à Nantes… à Nantes y'a Saint-Nazaire. De très grands chantiers navals, c'était des grands chantiers navals de construction française,

donc d'ailleurs c'est à Nantes et à Saint-Nazaire qu'a été construit le France, et les grands bateaux. Donc je réintègre les chantiers navals de Nantes en tant que menuisier, et là une aventure commence. Donc… parce que je suis élu syndi…je suis élu délégué syndical, dans le chantier naval. Je m'engage fortement en tant que responsable syndicale à la CFDT au niveau… régionale ! Et… donc je commence à avoir des liens avec la confédération à Paris, et c'est avec un groupe d'amis que nous décidons de créer, dans les années… au milieu des années, je crois que c'était en 75, en 74,75… la Commission Nationale Immigrée de la CFDT, dont je suis un des… des moteurs. J'étais un des membres qui a, un peu, contribué à ça, étant moi-même à Nantes… responsable syndical au niveau de l'entreprise et au niveau de l'Union Régionale.

Deuxième élément important qui va se passer à Nantes… c'est un évènement colossal dans ma vie. C'est la révolution portugaise. Donc, c'est la démocratisation du pays. Donc c'est le 25 Avril 74, qui va… permettre à mon peuple, de retrouver la liberté, au Portugal de trouver la démocratie. C'est la chute du fascisme. Et donc… je décide, en solidarité avec mon peuple, c'est… c'est mon combat ! Parce que je suis parti du Portugal pour fuir le fascisme. Donc, la démocratie, étant, au Portugal, pour moi, un moment merveilleux ! Donc je m'engage, et je m'engage effectivement dans la promotion de ce qui est cette espérance, cette révolution pacifique qui a lieu au Portugal. Et donc je deviens… au niveau… au niveau de la CFDT, à la fois locale et nationale, une personne ressource, donc j'anime un certain nombre de conférence, on me sollicite, pour parler du Portugal. Parce qu'il faut dire qu'à l'époque… la société française, et tous les progressistes français sont très attentifs, sont très admiratifs de cette révolution portugaise, qui était… qui est la Révolution des Œillets, et qui introduit, effectivement, une très grande espérance, au même moment où en France… a lieu une élection présidentielle, c'était le premier conflit, le premier face à face, entre Mitterrand et Giscard, c'est Giscard qui a été élu.

Et donc… je commence à avoir, là à Nantes, en tant que responsable syndical, en tant que responsable associatif, parce que j'étais à l'association de solidarité avec les travailleurs immigrants à Nantes, et nous décidons de créer à Nantes, avec

quelques amis Portugais, le Mouvement autonome de travailleurs portugais en France. Qui est une structure militante associative, avec plutôt une dimension politique, et notre objectif c'était de... de véhiculer, de promouvoir les idées progressistes de démocratie et de libération du Portugal. C'était effectivement de faire comprendre aux Portugais qui habitaient dans la région, et aux Français, la symbolique de la révolution au Portugal. Ce qu'elle représentait, non seulement pour les Portugais, mais également pour le monde. Parce qu'une révolution, même si elle transforme un pays, c'est aussi un moment de message, c'est aussi un moment d'espérance, c'est aussi un moment de... de... comment dirai-je, d'émerveillement pour le monde libre. Il faut toujours, quand il y a une révolution progressiste, c'est pas uniquement le pays qui l'a fait. C'est également la communauté internationale qui peut en bénéficier.
Et je deviens à ce moment-là, à Nantes, où je vivais, à Paris, à la CFDT... à la FASTI, parce qu'entre temps, donc je continuais à être membre de la... de... du bureau national de la FASTI, donc... au niveau syndical, au niveau... associatif, au niveau... même au niveau de l'église, l'église parce que j'étais également à à l'action catholique ouvrière, donc... y'a un certain nombre de lieux, un certain nombre d'espaces, des gens de toutes natures, qui sont à la fois émerveillés et intéressés par l'expérience portugaise, et donc je deviens à ce moment-là, une personne ressource qu'on sollicite pour aller dans des meetings, pour aller dans des conférences, pour passer des films. Donc, j'ai là une période complètement folle, enfin folle au sens... symbolique du terme, enfin de... de pleine folie... d'initiatives, d'activités passionnantes.

Et donc je deviens, à partir de là... une figure, du débat sur l'immigration portugaise, sur le Portugal, sur la révolution etc., etc. Et... et toute cette... cette dynamique-là, nous fait créer... à Nantes, donc le mouvement autonome des travailleurs immigrés portugais... Il me propulse, au niveau de la communauté portugaise, comme un des leaders, en France, de l'immigration portugaise, [*rôle*] que j'ai pas du tout voulu. Donc... la fédération des associations de solidarité avec l'immigrant qui s'appelle la FASTI, cherchait un secrétaire général, donc tout s'est focalisé sur moi, donc j'ai été sollicité pour partir de Nantes, pour aller à Paris, assumer une responsabilité, pour

la première fois de ma vie… professionnelle, donc je suis… j'ai été salarié par la FASTI, pour devenir secrétaire général de la FASTI. Donc à parti de là…je… je prends, j'avais déjà des responsabilités nationales à la FASTI, parce que j'étais déjà membre du bureau national de la FASTI, j'étais déjà à la commission nationale immigrée de la CFDT, mais je n'avais pas de responsabilités… dirai-je, fonctionnelles. Donc le fait que je devienne secrétaire général de la FASTI, donc d'abord, on m'emmène à Paris, et deuxièmement, on me positionne comme figure à la tête d'une… d'une organisation, d'une fédération, qui regroupait en France à peu près 150 associations de solidarité avec les migrants.

Donc, à partir de ce moment-là, donc ça sa se passe… en soixante… quinze [*1975*], je deviens une personne ressource nationale, donc par la FASTI… par le… la CFDT, et le Mouvement autonome des travailleurs portugais crée à Nantes… me… fait aussi de moi une personne référence, dans les organisations nationales portugaises au niveau central.

Ce que je voulais dire, là, par rapport à Nantes, c'est que nous avons, en tant que Portugais, cette association qui s'appelait le MAPI. Nous avons décidé d'occuper le consulat du Portugal, donc y'a eu une occupation… Nous avons… oui on avait, on va dire le mot, même s'il est un peu… on avait pris en otage, le Consul Général et ses collaborateurs, parce que lui c'était un fasciste ! Et nous avons exigé, en tant que responsables de la communauté, que le consul fasciste soit destitué.
Donc y'a eu une occupation symbolique du consulat, donc on a exigé de la part du ministère des affaires étrangères au Portugal… d'abord on a dénoncé le fait que… la diplomatie portugaise à l'étranger continuait à être dirigée par des gens… des gens de l'ancien régime, que la démocratisation… des instances diplomatiques portugaises à l'étranger, était toujours dans les mains de la vieille garde fasciste et que le comportement n'avait pas changé. Donc c'était pour nous, c'était pas du tout ce qu'on en voulait au consul du Portugal… à Nantes… Enfin, on a fait une erreur de casting, parce que ce mec était… était métisse. Donc on nous a dit qu'on… qu'on était racistes à son égard. Ce n'était pas du tout la personne, on ne visait pas la personne. On visait plutôt la symbolique, l'origine, donc c'était pas le métisse qui

était visé par notre action. Donc, lui il s'est servi de ça. C'était effectivement le fait qu'il était fasciste et qu'il représentait… le vieux système quoi ! Et en dénonçant, on dénonçait également ce qui se passait dans d'autres consulats et dans d'autres ambassades.

Donc cette action a été très médiatisée parce que la presse nationale française, la presse régionale, y compris les télévisions, ont focalisées là-dessus. Donc l'occupation du consulat du Portugal… à Nantes, a été médiatisée. Donc je deviens, avec tous mes collègues, enfin, on était une dizaine, on devient, effectivement… on incarne notre espérance, notre utopie, de faire que les valeurs ré… de la révolution portugaise soient également promues, véhiculées en France.
Et donc là, j'ai une déception, parce que les autorités françaises… sont très conservatrices… et donc je suis surveillé pendant quelques semaines, pendant quelques mois, par les Renseignements Généraux français, qui voient en moi un gauchiste, un affreux révolutionnaire, un homme dangereux… donc j'étais déjà responsable syndical, j'étais déjà profondément fiché, donc j'étais responsable associatif, déjà considéré comme quelqu'un de pas très fréquentable, et là, effectivement, j'occupe le consulat. On prend le consulat en otage. Donc ça devient, effectivement, je… j'ai… j'ai franchis une étape. Et donc à partir de celle-là, je deviens, je suis considéré par les Renseignements Généraux, comme un affreux gauchiste, comme un affreux révolutionnaire, un homme qui fallait surveiller de près, comme l'huile sur le… enfin, comme l'huile sous le feu, ou comme le lait sur le feu.

Donc je pars à Paris, donc j'ai une carrière, à ce moment-là, nationale, et, en arrivant à Paris, donc il y avait toute l'effervescence de ce qui a été… les conséquences de la démocratisation du Portugal, et on créer à Paris, la Fédération Nationale des Portugais, donc qui est une fédération de dimension européenne. Nous avons voulu fédérer toutes les associations progressistes portugaises, en France. Et je deviens une des personnes ressources, puis je deviens un des leaders dans ce… dans ce mouvement, qui consiste, effectivement, à promouvoir, à véhiculer, à communiquer, à valoriser, tout ce qui est l'expérience portugaise, qui est une

expérience à fois de démocratisation, qui est une expérience, effectivement, d'autogestion, qui est une expérience, également, fondamentale, et c'est ça qui a été, pour moi, également, un élément colossal dans ma vie.
C'est que la révolution portugaise au Portugal, non seulement permet au peuple portugais de retrouver la liberté, de... faire... tomber le fascisme. Mais ça permet surtout, et ça c'est pour moi colossal et important... aux peuples d'Afrique, aux anciennes colonies, de trouver leur indépendance. Parce que la révolution portugaise a ces deux aspects. C'est la démocratisation du Portugal, mais c'est aussi le fin... la fin de ce qui avait été quatre siècles de colonialisme portugais. Donc Angola, Mozambique, le Cap Vert, la Guinée, etc. Tout ce qui était l'ancien empire portugais... retrouve, par la même occasion, par la volonté des militaires qui ont fait la révolution, et par la volonté du peuple, leur indépendance.
Et c'est ça c'est, pour moi, aussi fort, que la démocratisation du pays. Puisqu'au moment où nous, en tant que peuple portugais, nous trouvons notre liberté, le peuple, nos frères d'Afrique, pour lesquels j'avais combattu, parce que moi je m'étais... insurgé contre la guerre coloniale... c'est pour ça que j'ai, en partie, quitter le Portugal dans les années soixante, et là, on va dire quinze ans plus tard, avec l'évènement de la révolution portugaise, avec la révolution du 25 avril au Portugal, donc, ce rêve devient réalité. Et donc, c'est pour moi une immense joie. Et donc... étant à Paris, je sers comme véhicule, je promeus, je... oui, je joue un rôle important dans la promotion de ces valeurs. Ce qui va me relier fondamentalement avec les Africains de Paris. Ce qui va me relier avec un certain nombre d'associations. Des gens des pays d'Afrique qui luttaient pour leur propre indépendance, et donc on... on est là dans la... dans la communion, dans... dans la solidarité, dans la fraternité.

Et à partir de là, je vais jouer, moi, au niveau de l'immigration, indépendamment de l'immigration portugaise, un rôle de leader, ce que j'avais déjà à la FASTI, ce que j'avais déjà à la CFDT, et donc... on décide de créer à Paris dans les années 75, 76, la Maison des Travailleurs Immigrés, qui était une association nationale, qui regroupait à Paris différentes associations, de différentes origines... qui était la Maison des Travailleurs Immigrés... Nationale, qui était à Paris, et je représente dans cette structure-là... à la fois à la FASTI, dont j'étais Secrétaire Générale, mais également

la Fédération des Portugais. Et je deviens… on va dire… responsable de la Maison des Travailleurs Immigrés de Paris, qui regroupaient des gens venant de différentes origines… Des trois pays du Maghreb, il est évident qu'il y avait les Algériens, les Marocains, les Tunisiens, qui étaient très présents, y'avait des différents pays d'Afrique, y'avait des Espagnols, y'avait des Italiens, y avait des Grecs, y'avait des Portugais, bien entendu, et donc cette Maison des Travailleurs Immigrés de Paris, va être pour moi, d'une façon symbolique, ça va incarner ma dimension internationale. Ma dimension universelle. Mon… mais concret !
Et mon… ma communion, ma fraternité, ma solidarité, avec les autres peuples, avec les autres mouvements de l'immigration, que j'avais déjà en grande partie… catalysé quand j'étais à la FASTI et quand j'étais à la CFDT, mais là, prend une autre dimension. Et donc devenant un des responsables, un des piliers de la Maison des Travailleurs Immigrés, à Paris, me propulse sur une responsabilité nationale, et c'est à cette époque-là que nous créons le comité pour la progression du décret 39, que c'est ce décret… fasciste et… pétainiste, qui interdisait aux associ… aux portu… aux étrangers, d'être membres d'association et qui limitait le droit d'association, et c'est à partir de là quand certain nombre de grandes revendications sur le droit d'association, sur la double peine… sur le droit de vote, sur le respect de la différence… un certain nombre de grandes thématiques… de l'immigration, prennent corps-là. Et prennent corps, en sachant que je joue moins, avec d'autres, bien entendu, un rôle dans ces combats nationales.

Et nous avons, effectivement, à partir des années… fin des années soixante-dix, début des années quatre-vingt, et là également, je suis un des acteurs de ça, avec bien d'autres, bien entendu, on crée un mouvement de solidarité de l'immigration au niveau européen. Parce qu'on lance… en 82, le premier grand festival de culture populaire de l'immigration, qui réunit des associations… françaises, hollandaises, anglaises, belges, suisses, etc. Et on organise à Strasbourg, je crois que c'était en… en 81, 82, si ma mémoire est bonne, le premier grand festival européen, organisé par des associations de l'immigration soutenues par un certain nombre d'associations françaises, et d'autres pays. Et, donc, on essaie de donner à la problématique des droits migrants, une dimension européenne, et on élabore… en France, avec des

gens venant d'autres pays, une grande charte, qui est une charte des droits des migrants en Europe, dans le lequel, également, je vais, en tant que responsable de la Maison des Travailleurs Immigrés, qui est à Paris, jouer un rôle de personne ressource.

On va revenir, juste un petit peu, à une question, un peu plus... on va dire, personnelle... Durant ces quinze années où vous êtes arrivés en France, est-ce que vous avez eu des... est-ce que vous êtes retourné au Portugal entre temps et avez-vous gardé, bien entendu, contact avec votre mère et votre sœur ?

Écoutez, j'ai pas été au Portugal entre 64... et 68. Premièrement parce que j'étais interdit. Donc dans la mesure où j'ai fuit le fascisme, donc, je n'avais pas de passeport, donc j'avais aucune... Et je n'ai pas été au Portugal pendant cette période. Je suis allé au Portugal, parce que ma mère me manquait... parce que ma sœur me manquait, parce que j'avais un peu la nostalgie du vil... du village et de de la famille. Je suis allé au Portugal en 68, clandestinement, c'est paradoxale. Donc je pars de France... et je vais au Portugal au mois d'août 68, et je rentre chez moi clandestinement ! Vous imaginez la symbolique, parce que je n'avais pas le droit d'y rentrer. C'est-à-dire que si on me découvre au Portugal, parce que j'étais déserteur, parce que je suis parti du Portugal pour ne pas faire la guerre coloniale, je pars du Portugal pour ne pas faire la guerre, donc le Portugal est encore une dictature. Et donc je vais chez moi.
Enfin, je vais chez moi... Je vais au Portugal, clandestinement. Je vois ma mère et ma sœur... 150 kilomètres de mon village, donc je vais pas chez moi. Je vais au Portugal, chez des amis, qui m'hébergent, des amis que j'avais connu et que... avec qui je m'étais lié d'amitié, et... et donc je vais au Portugal, je revois pour la première fois... cinq ans après, mon pays... ma mère et ma sœur, mais très loin de chez moi. Parce que j'aurais été chez moi, j'aurais été dénoncé immédiatement. Et... et je reviens en France, fin Août 68, clandestinement, donc j'ai repassé la frontière comme je l'avais fait jadis, mais, là, ça a été plus facile... entre l'Espagne et... entre le Portugal et l'Espagne. Par contre en Espagne, je pouvais circuler librement, dans la mesure où j'étais travailleur immigré en France légal ! Donc rien ne m'interdisait

d'aller en Espagne. Par contre j'avais in… j'avais interdiction d'aller au Portugal, dans la mesure où j'étais déserteur, insoumis. Donc je vais en Fran… je vais au Portugal en 68 clandestinement…

En soixante… douze [72], après un problème de santé, je fais venir ma sœur et ma mère, en France. Donc mon frère était déjà là, parce que mon frère était arrivé un an après moi. Donc, toute la famille se retrouve à Colmar, c'est moi qui l'ai fait venir, et donc mes liens avec le Portugal….. restent des liens d'amitiés par la communauté. Et, en soixante… onze [71], je vais de nouveau au Portugal clandestinement… De nouveau avec des amis, donc… Et je peux effectivement à partir de 74, après la révolution, pouvoir rentrer dans mon pays librement, parce que je peux à ce moment-là, obtenir le droit de payer mon service militaire, ce que j'ai fait, et le droit d'avoir un passeport provisoire. Donc ma… ma possibilité de rentrer librement et… simplement dans mon pays, je ne l'obtiens qu'en soixante… quatorze [74], qu'en novembre 74, après la révolution au Portugal.

Est-ce que vous avez ramené quelque chose de France au Portugal pour votre famille là-bas ?

Ben… qu'est-ce que j'ai amené de France au Portugal ? Non, rien de spécial. Oui, ce que j'ai amené de France… c'était ma joie de vivre, mon amour pour eux, qui est resté très présent. Oui j'avais acheté un collier de perle du Rhin pour ma sœur et j'avais également offert… un collier à ma s… à ma tante, qui était quelqu'un qui m'a élevé, et pour… avec lesquelles j'avais énormément d'affection.

Donc au final, vous aviez pris la décision de… de rester en France ? Ou… pensiez-vous repartir peut-être plus tard au Portugal, revivre là-bas ?

Écoutez, dans mon… projet, le… comme dans le projet de beaucoup de migrants, et les Portugais en particulier, le rêve de retour était quelque chose qui était très ancré. Si vous voulez… dans le projet migratoire, le projet de retour est très présent. C'est-à-dire, quand on émigre… je parle de l'immigration… de travail, je parle pas de

l'immigration politique qui est une dimension d'une autre nature, mais même l'immigration politique, quand il y a une immigration politique, la plupart des réfugiés politiques, quand ils quittent leur pays, c'est toujours avec l'espoir que... le fascisme, que la répression va... va être abolie, donc. Tandis que les gens qui partent, ils partent toujours avec une espérance de pouvoir retourner. Donc dans le projet de départ, la dimension de retour est très présente. Donc pour moi c'était très ancré, c'est-à-dire que, quand j'ai quitté le Portugal, je n'avais pas du tout l'idée, l'impression, que je faisais un trait sur ce pays-là. Donc mes liens affectifs, familiaux, politiques avec le Portugal, est resté très puissant, très solidaire, très... très ancré en moi, on va dire, enraciné en moi, quoi !

L'idée de retour à commencer à prendre corps dans mon esprit... à partir des années, fin des années soixante-dix, quand il y a eu la démocratisation au Portugal. Y'avait un certain nombre de gens qui avaient... qui m'avaient sollicité. Moi j'ai failli avoir un poste de responsable dans un cabinet ministériel au Ministère du Travail au Portugal, on m'avait sollicité pour être directeur de la formation au ministère du travail. Et donc j'ai failli accepter... on était en train de négocier le fait que je puisse être nommé directeur de la direction de la formation au ministère, et au moment où c'était en train de se faire, le ministre... le gouvernement est tombé. Donc j'étais à deux doigts de... de partir à Lisbonne, pour être nommé directeur de la direction de la formation professionnelle au Ministère du Travail, parce que j'ai été, moi, responsable de la formation, à l'époque, à la FASTI et au CLAP, et j'étais... j'avais une compétence en la matière.

Ensuite il y a eu un deuxième moment, où j'ai failli partir au Portugal... On a pensé à moi en soixante... dix-sept [77] pour être député, au Portugal, pour le cycle de l'immigration. Donc... j'ai failli être... enfin, en fin de compte, on m'a beaucoup sollicité pour être suppléant de l'Ambassadeur du Portugal à Paris, qui était candidat pour être député pour l'immigration, tout en sachant, et ça c'était clair dans son esprit et dans l'esprit des gens, que lui, s'il était élu, si... si la gauche gagnait les élections, lui c'est Ministre de la Culture. C'était un grand personnage et donc..... Antonio Martins qui s'appelle, qui était ambassadeur du Portugal à Paris, m'a dit,

« *Manuel, j'ai besoin de toi, tu seras mon suppléant, mais en fin de compte, tu ne seras pas mon suppléant. Tu seras le député pour l'immigration, parce que moi, si on gagne les élections, j'ai l'accord du Premier Ministre actuel pour que je devienne Ministre de la Culture, et donc je vais démissionner de mon poste de député, et c'est toi, en tant que suppléant, qui exercera la fonction* ».
Donc j'ai été à deux doigts d'être élu député. Y'a eu un problème entre moi et le Parti Socialiste portugais, parce que moi j'étais au Parti Socialiste portugais, j'étais plus à gauche. Et donc dans l'élaboration de la plateforme électorale, j'ai été très exigent. Donc j'ai exigé, j'ai revendiqué, ma liberté. Je ne voulais pas être un apparatchik de leur… partie, avec tous le respect que je peux avoir pour eux. Et donc, ayant formulé énormément d'exigences, je suis allé trop loin ! Donc je n'ai pas été retenu parce que j'étais trop exigeant. Ça ne m'a pas dérangé du tout.

Et la troisième fois où j'ai failli partir au Portugal, c'était… dans les années quatre-vingt, parce qu'il y avait une volonté de structurer le mouvement coopératif au Portugal, et… et j'avais l'idée de créer de mon village, une grande Coopérative… agricole. Et donc j'ai également failli être directeur d'une grande Coopérative Agricole qui devrait, effectivement, structurer, dans toute une région, le développement de la promotion des produits agricoles, mais également la formation professionnelle.
Donc j'ai voulu créer dans cette région, la direction régionale de la formation professionnelle, pour former les personnes, et en même temps créer une grande coopérative agricole pour valoriser, pour mutualiser, pour aider les paysans, à commercialiser leurs produits, et également les aider à moderniser leur pro… leur outil de travail, en acquisi… en acqui… en faisant l'acquisition de matériels agricole, qui pourraient être mutualisés.
Et donc c'est… c'est moi qui a monté ces projets, je suis allé à Bruxelles négocier des moyens pour cela… Au Portugal, y'avait un accord au Ministère de l'Agriculture, et… ensuite y'a eu un arbitrage qui s'est fait au Ministère de… de… des Finances, parce que ces questions, souvent, atterrissent au Ministère des Finances, et donc c'est un… un… un cadre du Parti Socialiste qui a été retenu, parce que dans ces logiques de poste ou de fonction, y'a souvent des interférences politiques, et donc

c'est ce mec-là qui a été préféré à ma pomme, alors que c'est moi qui avait un peu élaboré, avec d'autres, tout le projet.

Et donc… à partir de cet échec-là, puisque pour moi ça a été un échec, j'ai travaillé pendant un an et demi, donc je me suis dit, « *Maintenant il faut que tu te calmes… Bon tu es ici. Donc, ici, en France* »… Et donc j'ai fait le choix à partir de cet échec-là, enfin, de cette aventure, de ces projets en 81, 82, j'ai fait le choix de m'installer en France. Enfin de m'installer… de m'enraciner ici, et j'ai dit, « *Bon tu es là, ta vie est ici. Ta femme, tes enfants sont là* ». Donc il faut à un moment donné choisir. Et j'ai fait le choix, non plus de tourner le dos à mon pays, mais de m'enraciner ici, et d'inscrire mes projets, ma dynamique, mon énergie… sur la société d'accueil, sur ce pays que j'adore.

Et c'est à ce moment également que j'ai pris la nationalité française. Et c'est à ce moment-là que j'ai décidé, effectivement, de tourner la page, au niveau… opérationnel, du retour, même si l'idée de retour reste toujours ancrée en soi. C'est-à-dire qu'on ne peut pas complètement, enfin moi j'peux pas complètement, tourner le dos au pays qui m'a vu naitre, ce pays dont j'ai… des… des attaches quoi ! Donc même si je suis français et fière de l'être, même si ma vie est ici, ma relation avec le Portugal, reste très puissante. Donc, l'idée d'un retour se pose aujourd'hui, d'une autre manière, c'est… c'est un dilemme qui est en moi, qui est en train de me cogiter… c'est de savoir, est-ce que le jour où je… quitterai ce monde, je serai enterré au Portugal ou en France.
Donc… actuellement, pour moi, la question de retour se pose là. Où va être… où je vais être enseveli ? Ici ou là-bas ? Donc c'est un… une façon de reposer de… une nouvelle fois, avec une autre clé d'entrée, la question du retour… Parce que lorsqu'on chois… au moment du choix, où est-ce qu'on veut être enterré, ou incinéré, c'est aussi un choix par rapport à la dialectique du retour ou pas du retour.

Et donc ça, ce n'est pas tranché. Le fait que je sois français d'origine portugaise, le fait que ma vie est ici, ça c'est clair, depuis les années 82, donc ça c'est, le choix est fait. Ce qui ne veut pas dire que j'ai… tourné le dos au Portugal. Ce qui ne veut pas

dire que j'ai... comment dirai-je, que j'ai... abandonné le respect pour mes origines. Mais j'ai fait un choix de vie. J'ai fait un choix de cohérence, en lien avec mes enfants et mon épouse, et que j'assume complètement. Et je suis fier d'être français, même si je suis d'origine portugaise. La question aujourd'hui de savoir où je vais être enterré, où je vais être enseveli, c'est une nouvelle façon de poser, effectivement, la problématique du retour. Ici ou là-bas ? Cette question est toujours dans nos têtes et je pense qu'il faut en être capable de les assumer... Je pense que nous sommes des êtres complexes, et nous sommes tous traversés par des débats, des choix, des contradictions, des problématiques.

D'accord, très bien. Votre femme est française ?

Non ma... ma femme est portu... est française, d'origine portugaise.

D'accord très bien. Et elle est portugaise... d'où ? De quelle région ?

Ma femme est née à Porto, donc qui est la deuxième ville du Portugal, qui est une ville magnifique du nord du Portugal, d'ailleurs jumelée avec Bordeaux... Ma femme est arrivée en France, elle avait 15 ans, donc elle a vécu pratiquement toute sa vie ici, elle a des attaches, des liens familials, affectifs avec le Portugal, mais sur ces questions-là nous sommes à peu près en... fusion, on peut dire.
Notre vie est ici et... nous avons... désacralisé, au niveau... choix de vie, la question du retour, parce que il faut être pragmatique et réaliste... mais nous n'avons pas du tout tourner le dos au Portugal. C'est-à-dire que c'est pas parce que nous avons décidé de vivre ici, d'assumer nos attaches avec ce pays, qui nous a donné la vie, qui nous a permis de nous épanouir, de réussir, d'avancer dans la vie, donc nous devons beaucoup à la France, mais c'est pas parce qu'on doit beaucoup à la France et si on est fiers d'être Français, que nous ne devons pas, par la même occasion, être fiers d'être Portugais.

Bien maintenant, on va parler de… de votre arrivée… sur l'Aquitaine. Est-ce que vous pourriez nous en dire un peu plus, comment ça s'est passé, en quelle année ?

Écoutez, je suis arrivé à Bordeaux, en quatre-vingt… cinq [*85*]… en tant que directeur régional… du FASILD, ce qu'on appelle aujourd'hui l'Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des Droits. Mais avant d'être nommé à Bordeaux, j'avais eu une mission… nationale… au Ministère de la Solidarité. J'avais été pendant… une année, responsable dans un cabinet ministériel de la problématique de la jeunesse et de la vie associative. Donc… et c'est à ce titre… que j'ai été nommé en tant que responsable d'une administration d'État, qui s'appelait à l'époque le FASILD et aujourd'hui ACSÉ, sur les problématiques de l'intégration des travailleurs migrants, des migrants, sur la lutte contre les discriminations, sur la problématique du vivre ensemble, la politique de la ville.
Donc en fait, le FASILD et l'ACSÉ, c'est un des outils de la politique de l'État sur les problématiques des quartiers, de l'immigration, des discriminations, du racisme etc., etc… Je suis nommé ici… parce que le Président de la République, François Mitterrand à l'époque, voulait, effectivement, qu'il y ait dans la symbolique… de ce qu'on appelle la discrimination positive, on va dire ça comme ça. Je suis le produit, symboliquement, d'un choix de discrimination positive en termes que je… que je n'approuve pas du tout… Parce qu'il y a eu… en 75, 76, quatre étrangers qui ont été nommés à des postes responsabilités, au sein de la… du FASILD.
Donc y'a eu un Italien qui a été nommer en Lorraine, qui était un militant de partie communiste et de la CGT. Il y a eu un universitaire d'origine Harki, qui a été nommé directeur du FASILD en Languedoc-Roussillon. Il y a eu un Algérien, personne d'ori… un Français, d'origine algérienne, qui a été nommé directeur du FASILD à Strasbourg. Et puis ma pomme, donc… d'origine portugaise, nommé directeur régional du FASILD en Aquitaine. Donc y'a eu une volonté politique, à la fois du Président de la République, de… donner une lisibilité, avec des personnes d'origine étrangère, pouvait avoir des postes importants, dans une administration. Et à l'occasion, à l'époque c'était le FASILD, certains ont dû dire que ça a été le premier

acte de discrimination positive posé en France, par ces quatre nominations, voilà comment je suis arrivé, à Bordeaux.

Donc j'arrive ici… fin 85, début 86, c'est moi qui est créé de toute pièce… la direction régionale du FASILD, que je vais diriger pendant deux décennies. Donc, arrivant ici… je… joue un rôle comme personne ressource sur les questions de l'immigration, mais à un autre niveau. En tant que fonctionnaire de l'État, auprès du préfet de région, dans un travail, dans une relation, à la fois de soutien au monde associatif et aux initiatives des communes, des acteurs sociaux, mais également dans une relation forte avec les services de l'État.
Parce qu'à ce moment-là, en tant que responsable d'une administration de l'État, je travaille beaucoup sur l'inter-ministérialité. Donc je vais travailler énormément avec les associations, immigrées ou pas, je vais travailler avec les services de l'État, parce que cette question-là concerne tous les services de l'État, mais on va également beaucoup travailler avec les collectivités locales, les villes, les départements, la région, etc. Et donc cette fonction de directeur régional au service, ou à la tête d'un service de l'État, va me donner la possibilité de… comment dire, de… d'avoir une expérience professionnelle très riche…

Mais entretemps, avant d'être nommé à Bordeaux, et ça je pense que c'est important, j'avais été nommé par le Président de la République, en 83, après la Marche pour l'égalité, ce qu'on appelait la Marche des beurs… un groupe de travail national, mis en place par le Président de la République sur la question du racisme en France, et… je suis également nommé par le Premier Ministre… à l'époque, monsieur Mauroy, membre de la commission nationale pour le développement social des quartiers, qui est une instance qui est créée à Paris, pour gérer la politique de la ville, le problème des quartiers. Donc avant d'arriver à Bordeaux, j'avais également dé… déjà des fonctions publiques, de dimension interministérielle et inter-partenariale.

Donc mon arrivée à Bordeaux et en Aquitaine, effectivement, me positionne, on va dire au sein… de l'État, des services publiques, et… me permet également de

devenir, de fait, ici, une personne ressource sur ces questions-là, donc je vais beaucoup travailler sur quatre sujets importants. Donc je vais travailler d'abord sur le soutien à la vie associative, sur l'appui au projet associatif.
Je vais beaucoup travailler sur une question importante dans cette région, qui était la question des accidents sur la nationale 10, du drame de l'immigration, parce que la région Aquitaine est une région de transhumance. Je vais également beaucoup travailler... et d'une façon forte, sur la problématique de la lutte contre le racisme et contre les discriminations, dont je vais être une des personnes ressource, à la fois au niveau régional et au niveau national, et je vais engager, à partir de Bordeaux, d'Aquitaine, mais également au niveau national, une action forte sur la question de l'histoire et de la mémoire de l'immigration.
C'est parce que c'est dans ma fonction de directeur régional du FASILD, que la question de la mémoire de l'immigration commence à émerger et je vais accompagner, en tant que fonctionnaire de l'État, en tant que personne ressource régionale, toute la réflexion qui est conduite en France fin des années quatre-vingt, début des années quatre-vingt-dix, sur la problématique de la mémoire...

Et donc je... là également, ça me demande et ça me... on me sollicite beaucoup au niveau central, et lorsque le Premier Ministre de l'époque, monsieur Jospin, et ensuite le Président de la République, monsieur... monsieur Chirac, décident d'enclencher une réflexion sur la question d'histoire et de la mémoire de l'immigration, je suis repéré... au niveau central, au niveau national, comme une des personnes ressource. Et donc, je vais jouer, en tant que directeur, ici en Aquitaine, en sachant que j'ai fait également trois ans de directeur régional dans la région Poitou-Charentes et Midi-Pyrénées, donc je vais être repéré comme une des personnes ressource au niveau central, même si j'habite à Bordeaux, sur la problématique de l'histoire et de la mémoire de l'immigration.

Un autre sujet qui va compter énormément pour moi, c'est tout ce qui est le problème des quartiers. Tout ce qui est problèmes, effectivement, des banlieues. Tout ce qui est la rénovation urbaine, tout ce que je vais, en tant que fonctionnaire, je vais avoir un rôle important là-dessus, puisque j'ai été entre temps nommé

membre du Conseil national des villes, au niveau central par… le Premier Ministre, à l'époque, qui était monsieur Fabius, donc en quatre-vingt… six [*86*]. Et je joue cette fonction pendant… je reste membre de cette institution pendant une dizaine d'années.
Et je vais également jouer un autre rôle important sur ces questions, sur un personnage, une figure, qui me touche beaucoup, c'est une figure… portugaise de notre région qui s'appelle… Aristides de Sousa Mendès, qui a été consul général du Portugal à Bordeaux en 1940, et qui, par son action, permet à plus de 30 000 personnes, ce qui est gigantesque, d'échapper aux camps de la mort, et donc j'engage ici, à Bordeaux, et dans la région, avec des amis… tout le combat de la mémoire autour de cette question. Et donc pour moi… le combat pour la mémoire, le combat pour l'histoire… prend une place importante… encore aujourd'hui. Donc, cette question est très présente dans mon action aujourd'hui…

Je voulais également dire que, en étant ici en tant que responsable, j'ai également beaucoup œuvré pour promouvoir… le dialogue interculturel, pour… comment dirai-je, faire reconnaitre l'enjeu de la diversité, le dialogue entre les cultures, et donc je vais jouer également un rôle important, ici dans la région ou ailleurs, sur la problématique d'interculturalité, le respect, la reconnaissance de la diversité, comme un élément constitutif du vivre ensemble et comme un élément constitutif de notre identité commune.
Parce que le métissage, le vivre ensemble, la diversité, c'est la société de demain. Pour que nous puissions nous tous ensemble, dans un territoire, s'enrichir, s'enorgueillir de nos différences, comme un élément constitutif de notre propre identité. Le métissage, la diversité, c'est… l'humanité de demain. Et je pense que ce travail que nous faisons aujourd'hui, si… auquel je contribue, pour la mémoire, pour l'histoire, pour la diversité, pour le métissage, c'est créer les bases d'une société… nouvelle.
C'est créer les bases d'un dialogue intergénérationnel et interethnique, mais c'est également écrire les bases, de ce que je pourrais appeler, moi, et ce que j'appelle de… de mes vœux, une démarche de pacification et de dialogue dans le respect entre les groupes et les communautés. Non pas dans une approche

communautariste, parce que je suis contre le communautarisme, même si j'ai beaucoup de respect pour les gens qui ont des cultures des communautés, et je suis contre le communautarisme, et la meilleure manière de lutter contre le communautarisme, ce n'est pas de lutter contre les communautés. C'est de créer des... de créer des passerelles pour des gens qui ont des origines, des cultures, des histoires, différentes, pour qu'ils puissent trouver un point de convergence, ce que j'appelle, moi, le vivre ensemble, ce que j'appelle l'esprit de tolérance, de respect et de fraternité.
Et je pense que ce travail sur la mémoire, l'histoire, la diversité, le métissage, est un élément qui peut permettre la création d'une nouvelle identité, d'une nouvel vivre ensemble, et d'une nouvelle culture commune. Et je dis bien le mot d'une nouvelle culture commune, qui doit être le terreau où chacun d'entre nous, dans le respect de nos différences, nous sommes fiers d'appartenir à l'humanité.

C'était un... c'était un magnifique message... beh, à savoir maintenant un petit peu aujourd'hui... Est-ce que vous pourriez expliquer ce que vous faites aujourd'hui ? Vous êtes Président du Rahmi, entre autre, Président du Comité Aristides de Sousa Mendès. Voilà expliquez un petit peu... tout ça en fait. Comment c'est venu ?

Écoutez, tout ça c'est venu, j'aurais tendance à dire, pour conclure, naturellement. Tout le parcours de ma vie, depuis maintenant, on va dire, plus de cinquante ans, s'inscrit dans cette filiation. Je suis resté, même si nous évoluons, la vie est une évolution constante, je suis resté fidèle... à un idéal... Mon idéal, c'est l'humanité. Mon idéal, c'est la liberté. Mon idéal, c'est l'amour au sens du plus profond du terme. C'est l'amour de soi et l'amour des autres.

Donc ce que je fais aujourd'hui en tant que Président de réseau régional de l'histoire et de la mémoire de l'immigration en Aquitaine, en tant que membre du Musée National de l'Histoire de l'Immigration à Paris, en tant que membre, en tant que président, du Comité national français en hommage à Aristides de Sousa Mendès, en tant que membre... du Conseil Économique et Social Régional, en tant que

membre de la Fédération Nationale des Organismes HLM, au niveau central, en tant que responsable associatif, parce que je préside ici, dans cette agglomération, une grande association qui s'appal... qui s'appelle Passage à l'Art, qui travaille sur la dimension culturelle et interculturelle, sur la rive droite de Bordeaux.

Je pense que tous ces engagements, tous ces lieux où je me suis impliqué, donne une cohérence à ma vie. Puisque la cohérence de ma vie, c'est le dialogue, c'est la diversité, c'est le respect de l'autre, c'est défendre, partout, en tout instant et à chaque moment de ma vie, ma liberté, et la liberté des autres. Ma liberté et la liberté collective. Mon droit de penser, mais également le droit de respecter la pensée de l'autre.
Y'a que deux choses avec lesquelles je suis intolérant, c'est avec le racisme et le fascisme. Parce que le racisme et le fascisme ne respectent rien. Avec ces deux idéologies-là, moi je suis intolérant ! Tout le reste, je suis très tolérant.

Bien monsieur Manuel Dias, merci beaucoup pour ce magnifique témoignage... Voilà, donc c'était Aurélie Viader qui interviewait Manuel Dias... le 10 Mars. Au revoir !

Merci de votre écoute.